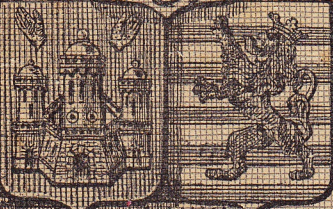
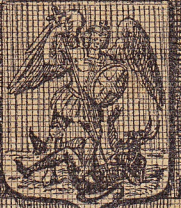
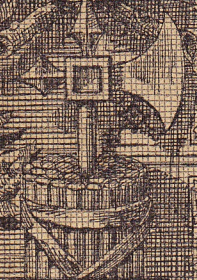


L'UNION FAIT LA FORCE



# COLLECTION NATIONALE

A. MABILLE

# BRUXELLES

COMMUNAL ET PITTORESQUE

PHOTOGRAPHIES DE MALVAUX  
ET NOMBREUSES GRAVURES

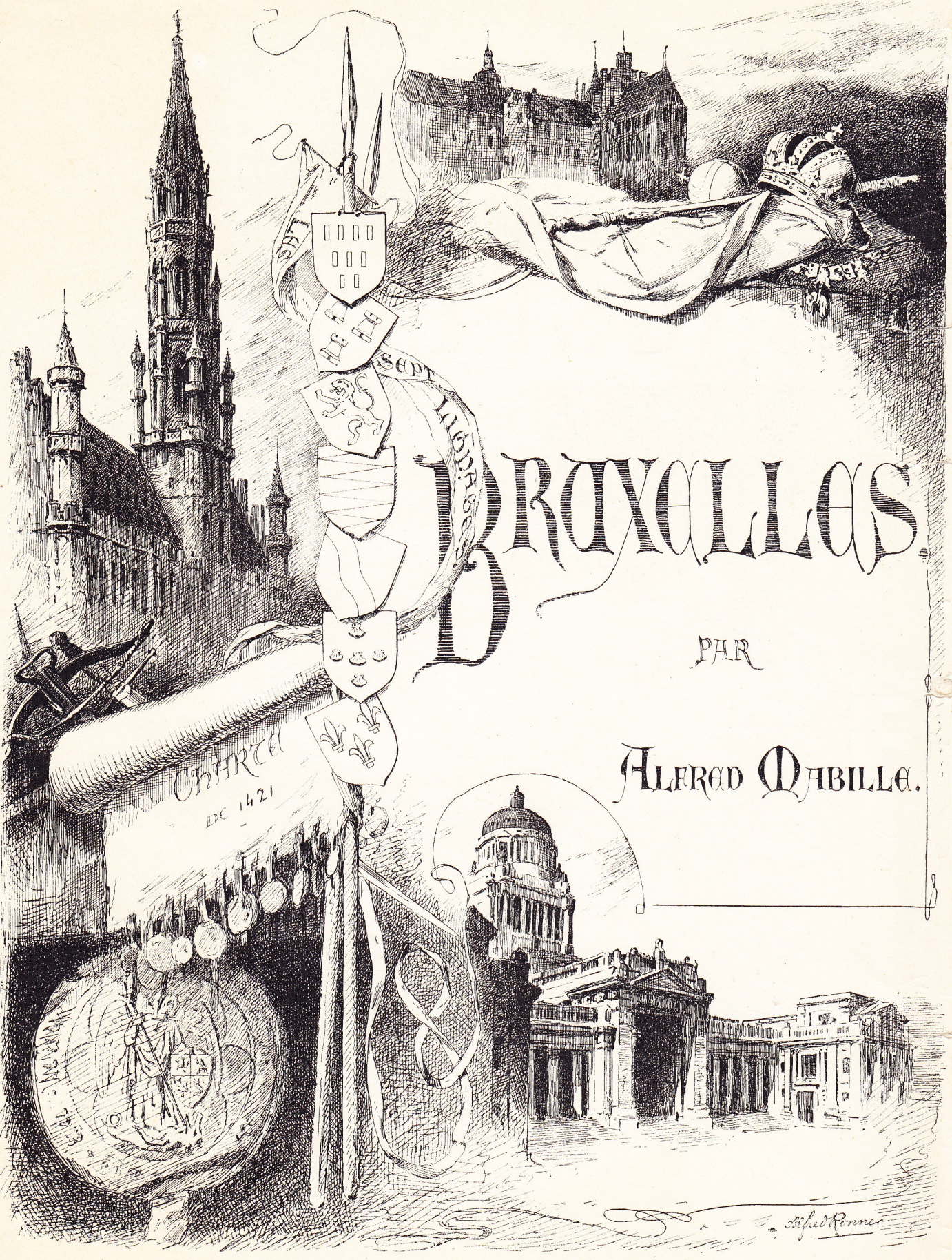
NOUVELLE ÉDITION

J. LEBÈGUE & C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS  
BRUXELLES



Mindel 6.11





# B RUXELLES

PAR

ALFRED DABILLA.

CHARTA  
DE 1421

Alfred Renner





# BRUXELLES

PAR

ALFRED MABILLE.

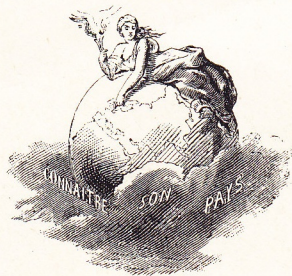
FRONTISPICE ET DESSINS

DE

ALFRED RONNER, ED. DUYCK, PUTTAERT, STROOBANT, ETC.

ET

NOMBREUSES PHOTOGRAVURES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46

# TABLE DES MATIÈRES

---

	PAGES
I. — Histoire de revenants . . . . .	1
II. — Dans la première enceinte . . . . .	6
III. — Bruxelles au xiv <sup>me</sup> siècle . . . . .	28
IV. — L'hôtel de ville. Les métiers et la maison de Bourgogne . . . . .	40
V. — La maison d'Autriche. Philippe le Beau et Charles- Quint . . . . .	55
VI. — La domination espagnole et Philippe II . . . . .	67
VII. — Le xvii <sup>me</sup> siècle. Albert et Isabelle. Le bombar- dement . . . . .	86
VIII. — Le xviii <sup>me</sup> siècle. Le quartier du Parc. La Révo- lution brabançonne . . . . .	99
IX. — De 1792 à 1830 . . . . .	119
X. — Bruxelles transformé. L'œuvre de De Brouckere et d'Anspach . . . . .	139
Dernier coup d'œil . . . . .	154



# A SAINT MICHEL

Je te dédie ce livre, vieux saint dont le chaudronnier Van Rode martela les plaques, naïvement assemblées, et dont la structure étrange se découpe si bien sur l'espace.

J'ai fait comme Van Rode, je n'ai été qu'un assembleur. J'ai réuni en une gerbe modeste ce qui était intéressant dans l'histoire de notre bonne cité.

Tu es le symbole de la capitale brabançonne, tu planes au-dessus d'elle comme pour l'avertir du danger et l'en préserver souvent.

C'est pourquoi, mon vieil archange, je te dédie mon œuvrette.

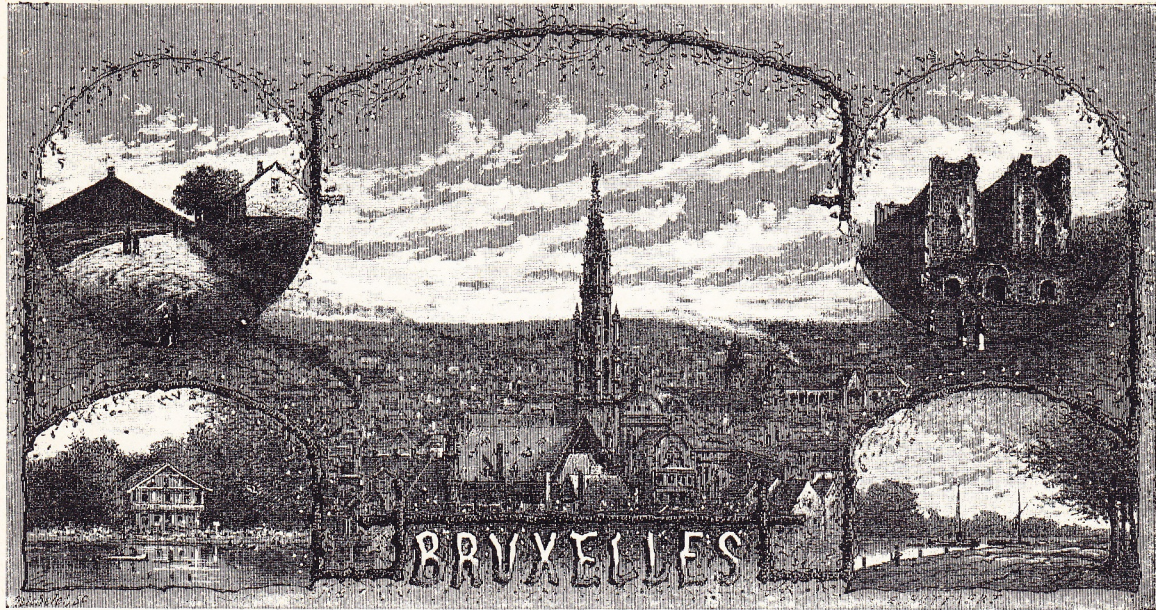
Je n'ai été que le metteur en scène d'un drame qui s'est déroulé à travers les siècles, et dont les maîtres historiens qui s'appellent Wauters, Henne, Vanderkindere, Considérant ont décrit les phases.

Si mon nom se trouve en tête de ces pages, c'est comme celui du régisseur qui figure en petits caractères sur l'affiche annonçant l'opéra et le drame à succès.

Et je suis bien tranquille sur le sort de ce livre : qu'on le déchire sans remords, s'il mérite cette destinée ; le lien seul est mauvais, mais les morceaux en sont bons.

ALFRED MABILLE.





## I

### HISTOIRE DE REVENANTS



E nous est-il pas arrivé bien des fois, devant les récentes transformations de Bruxelles, de penser : « Ah! si un Bruxellois d'avant 1830 pouvait ressusciter pour un jour! »

Certes, le brave homme se trouverait dépaysé au milieu de sa ville natale, autant qu'un contemporain du comte Baldéric, qui créa la première enceinte aux sept portes.

Tous les vieux quartiers sont tombés sous la pioche, et à leur place, effaçant la trace des rues anciennes, supprimant les cloaques pittoresques, mais malsains, s'élèvent des quartiers luxueux, à larges voies où l'air circule à flots, emprisonnant sous leur pavé la rivière, jadis empuantie, où s'élaboraient toutes les épidémies.

Et voyez combien est grande l'influence des milieux! Avec les vieilles maisons s'en vont les vieilles mœurs; une sorte de cosmopolitisme use lentement tout ce



qui garde encore le relent du terroir et remplace peu à peu ce que les coutumes avaient de provincial et d'étroit, mais aussi de patriarcal.

Le phénomène n'est pas particulier à Bruxelles, mais il s'y est produit avec une très grande intensité; si l'on se reporte à vingt ans en arrière, on constate avec douleur ou plaisir, suivant le point de vue, la transformation radicale des idées et des mœurs.

Bien des détails caractéristiques ont vécu, meurent chaque jour, qui ne seront bientôt plus qu'un souvenir ou se transformeront en légendes, comme tout ce qui se colore de la lumière douce et vague de l'autrefois, ce passé qu'il est dans la nature de l'homme de regretter toujours.

Le *voisinage* s'est perdu; les gens d'un même quartier formaient en quelque sorte une tribu, qui avait son *doyen*. Les cœurs se touchaient comme les pignons, les familles qui avaient voisiné l'espace de plusieurs générations n'en formaient qu'une et très souvent des mariages transformaient l'intimité habituelle en parenté effective. Un déménagement était une trahison, presque un déshonneur, et l'on se glorifiait d'avoir demeuré pendant trente ou quarante ans dans le même logis; les baux étaient d'ailleurs habituellement de douze et dix-huit ans et on les renouvelait. Mourir dans la maison où l'on était né était un titre de noblesse.

Aujourd'hui, la vie nomade bat son plein; à moins d'intérêts évidents et impérieux, on achève rarement un bail de neuf ans, qu'on rend impitoyablement résiliable après trois et six ans. Les déménageurs font des affaires d'or, et l'on ne voit, par les rues, que les lourdes voitures jaunes renfermant le mobilier d'une famille qui transporte ses pénates d'un quartier à l'autre.

Ainsi en est-il aussi de l'« estaminet » antique et solennel, aux lourds bancs de chêne polis par l'usage, aux chaises et aux tables massives, où les bons bourgeois venaient régulièrement chaque soir faire leur partie de cartes, arrivant toujours à la même heure, partant de même, salués du même bonjour, s'asseyant à la même table, dans la même société, buvant un invariable nombre de verres de bière et fumant la même quantité de pipes. La bière mousseuse — si c'était du faro, — sans mousse — si c'était du lambic, — était consciencieusement humée en connaisseur, après le mouvement traditionnel : deux ou trois frottements circulaires du fond du verre sur la table pour empêcher l'égouttement et le verre levé à la hauteur de l'œil pour s'assurer de la clarté de la bière.

Le café a tué l'estaminet; celui-ci vivote encore dans quelques quartiers populaires, mais au fur et à mesure que les générations d'antan disparaissent, s'en vont avec elles, faute de fidèles, les « estaminets » du temps jadis.

Ceux même qui portent des enseignes séculaires, que prononcent avec respect les amateurs du breuvage national, et qui, situés plus vers le centre



de la ville, ont dû sacrifier aux dieux nouveaux, se sont transformés complètement. Les murs se sont couverts de glaces; des chaises légères en bois courbé, des tables en marbre blanc ont pris la place des meubles massifs et grossiers; des lustres se sont substitués aux quinquets; des servantes pimpantes et coquettes ont remplacé la paysanne mafflue, haute en chair, qui épousait invariablement le garçon brasseur. Le *baes* et la *baesine* sont vêtus à la mode et, à l'encontre de ceux d'autrefois, aiment à montrer qu'ils gagnent de l'argent. On a augmenté le luxe et le confort et on a diminué la capacité des verres : la loi des compensations.

Ainsi en est-il des kermesses de quartiers. A part la kermesse communale, il y avait annuellement des fêtes dans certaines régions de la ville, soit à l'occasion d'une fête patronale, soit en commémoration d'un événement historique : telles la kermesse de Notre-Dame au Rouge, celle du Mey-Boom, celle du quartier de Sainte-Anne, des Minimes, de la Chapelle — dite kermesse des *scholles*, — de Notre-Dame du Sommeil, au Coin du Diable; j'en passe, et des meilleures!

Alors tout était en liesse; dans chaque rue, ruelle ou impasse, sur chaque place du quartier, dans chaque maison, il y avait joie obligatoire, nul ne se faisant d'ailleurs prier. Chacun, selon ses moyens, faisait ripaille et il régnait dans toute la petite agglomération une atmosphère de goinfrie, où les senteurs des boudins se mariaient fraternellement aux parfums des crêpes, — les *koekbakken* flamandes. — A la maisonnée venaient s'ajouter les parents du dehors, invités à participer aux parties de « café », avec accompagnement de victuailles épaisses, grasses et lourdes, lestant fortement l'estomac, sans que la bonne grosse gaieté flamande en fût pour cela diminuée.

Tout habitant, riche ou pauvre, festoyait, sous peine d'être accusé de manquer de patriotisme; car le quartier, c'était la patrie, chère au cœur, dont les fastes et les gloires étaient rappelés aux jours de fête. Tel « monsieur » en vue, homme célèbre, arrivé ou simplement riche, était un « garçon » de la rue ou du quartier, et les anciens se rengorgeaient en citant son nom et en le proposant en exemple à la marmaille, écoutant bouche béante.

On était des Marolles ou de la rue d'Anderlecht avant d'être Bruxellois, et je ne suis pas bien sûr qu'on ne fût tout cela avant d'être Belge.

L'amour de la couleur, particulier au peuple flamand, se donnait, ce jour-là, libre carrière. Les rues recevaient une décoration spéciale : des chaînes, aux maillons de papiers colorés, étaient suspendues le long des façades ou en travers de la rue, et formaient des entrelacs variés; de petits drapeaux aux couleurs nationales, des lustres en papier tressé, des branches de sapin descendant des fenêtres, ou même des sapins entiers plantés le long des trottoirs composaient



une débauche ornementale, témoignant du besoin jamais rassasié de ne laisser aucun coin, aucune surface sans une note de couleur, sans une manifestation de la joie commune; enfin, en travers de la rue encore, se balançaient des caisses oblongues en toile, ouvertes par le haut, et sur les parois desquelles un artiste du quartier avait peint l'histoire touchante de Geneviève de Brabant, celle, plus tragique, d'Anneessens, le héros populaire, ou même une histoire locale plaisante qui avait défrayé, pendant l'année, les cancans des commères. Le soir, on plaçait des chandelles allumées dans les caisses et l'illumination était complète. Tout cela mettait dans les rues étroites et sombres ainsi enguirlandées, un joyeux papillotage de couleurs, un inextricable fouillis de lianes fleuries, et donnait au quartier un air de fête tout particulier.

A part la mangeaille, la fête était dans la rue : on y dansait, on y chantait, on processionnait, on cavalcadait; c'est là que l'on grimpeait au mât de cocagne, qu'on courait dans les sacs, qu'on jouait au *blanc-et-noir*, au *ternoisien*, tous jeux dont les épisodes plaisants faisaient jaillir comme des fusées les gros rires et les lazzis.

Il y avait des particularités. Tout Bruxelles allait voir, jadis, lors de la kermesse de Notre-Dame au Rouge, un lustre en papier qu'un artiste, habitant la Porte-d'Eau, suspendait devant l'impasse, au milieu de la rue des Chartreux. Chaque année c'était un modèle nouveau, et chaque fois c'était un chef-d'œuvre : chaînons de couleurs diverses, pendeloques, bobèches, guirlandes et couronnes, tout était découpé, collé, combiné avec un soin d'artiste et une patience de bénédictin.

Les expropriations ont fait déguerpir le modeste ornemaniste, et ses talents ne trouvent plus à se donner carrière et à produire de nouvelles œuvres dignes d'admiration.

Retenons pourtant, comme un dernier hommage, le nom de ce ciseleur en papier, que les événements ont fait disparaître et dont les œuvres n'ont pas survécu à leur moment de vogue : il s'appelait Bataille! J'aurai rendu à la postérité le service de perpétuer ce nom qui déjà s'efface dans la mémoire des vieux Bruxellois.

Bien hardi celui qui eût osé interdire ces kermesses; il eût eu à le regretter : le démolisseur a fait ce que l'autorité n'avait pu faire. La population du quartier s'est émiettée de tous côtés et la tradition est restée enfouie sous les ruines du théâtre de ces fêtes bruyantes.

Il y a eu des tentatives de faire revivre ces petites solennités d'autrefois. Mais le caractère, l'originalité, l'enthousiasme et la conviction n'existent plus; c'est le sort de tous les essais de ce genre : on ne remonte pas les temps, et ces recommencements sont frappés de mort à leur naissance.



Bruxelles n'est plus Bruxelles; la ville s'est refaite, transformée, recrée en quelque sorte. Elle s'est couverte de monuments, elle a revêtu les atours qui conviennent à son rang, et la voilà en passe de tenir avec honneur ce rang de capitale parmi les capitales de l'Europe.

Dans d'autres villes, chaque époque a laissé des souvenirs, chaque siècle a voulu léguer à l'avenir un produit de son art, un témoignage de sa puissance et de sa richesse. A Bruxelles, c'est le XIX<sup>e</sup> siècle qui aura le plus profondément imprimé sa griffe sur la cité, restaurant avec un soin artistique les rares édifices de jadis, les rebâtissant même, en cherchant, comme pour la Maison du Roi, non pas tant ce qui existait autrefois, non pas tant l'œuvre accomplie de l'architecte, mais, violant sa pensée, à la reconstituer et s'assimilant sa personnalité de telle façon que le mort lui-même avouerait son œuvre posthume.

Ah! certes, le Bruxellois de 1830 ne reconnaîtrait plus sa ville. Il aurait beau chercher les coins de rue connus : à part quelques restes vagues dont l'aspect même se trouve modifié par la transformation des tenants, plus un seul ne lui rappellerait la cité où il a vécu.

Le brave ressuscité d'il y a un demi-siècle aurait les meilleures raisons du monde pour ne pas maîtriser son étonnement et il s'en irait certainement à la fin du jour, ne sachant s'il doit maudire ou féliciter ceux qui ont revêtu sa bonne ville de si brillants bijoux, ceux qui en ont fait la grande dame d'aujourd'hui, ceux qui ont ravi aux gens qui ne vivent plus que de souvenirs, le charme des coins connus et l'intimité de la petite ville bourgeoise.

Et comme on ne discute pas avec des sentiments, on laisserait rentrer, en maugréant, dans l'éternité, celui qui n'a fait que suivre l'éternelle loi qui fait préférer le temps où l'on vivait soi-même à celui où il faut bien se contenter de voir vivre les autres. Un peu d'envie au cœur est excusable alors que l'on décline et que les années viennent, une à une, vous peser sur les épaules comme un poids qui pousse petit à petit vers la terre.





CONNAÎTRE SON PAYS